

## Écrasés par la partisanerie?

ALEXANDRE DUMAS, *Les quatre mousquetaires de Québec. La carrière politique de René Chaloult, Oscar Drouin, Ernest Grégoire et Philippe Hamel*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2021, 292 pages

Jonathan Livernois

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2022). Compte rendu de [Écrasés par la partisanerie? / ALEXANDRE DUMAS, *Les quatre mousquetaires de Québec. La carrière politique de René Chaloult, Oscar Drouin, Ernest Grégoire et Philippe Hamel*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2021, 292 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 10–10.

## Écrasés par la partisanerie?

Jonathan Livernois

Professeur agrégé, Département de littérature, théâtre et cinéma, Université Laval

ALEXANDRE DUMAS

**LES QUATRE MOUSQUETAIRES DE QUÉBEC. LA CARRIÈRE POLITIQUE DE RENÉ CHALOULT, OSCAR DROUIN, ERNEST GRÉGOIRE ET PHILIPPE HAMEL**

Québec, Les éditions du Septentrion, 2021, 292 pages

La prochaine fois, il faudra sans doute trouver un lien avec *Le Comte de Monte-Cristo*. Car l'historien à l'homonyme célèbre n'a pas eu peur de convoquer l'imaginaire des *Trois Mousquetaires* dans cet ouvrage qu'il consacre à la carrière de quatre hommes politiques québécois, soit René Chaloult (le quatrième mousquetaire?), Oscar Drouin, Ernest Grégoire et Philippe Hamel. Clin d'œil, certes, mais qui ne fait pas dans la modestie et qui condamne au succès. En regard de ses ambitions (raconter l'histoire de ces dissidents), plus modestes que le donne à penser le titre, Alexandre Dumas réussit plutôt bien. Par contre, certaines de ses conclusions laissent perplexes.

Le fait que plusieurs – dont moi – se sont surtout fait une tête sur le destin de Philippe Hamel et d'Oscar Drouin à partir de la série *Duplessis* de Denys Arcand et Mark Blandford en dit long sur quelques-unes de nos carences historiographiques. En ce sens, le parcours que Dumas propose de la carrière politique des quatre hommes est tout à fait bienvenu. L'approche est classique et l'ouvrage tient presque de la chronique, des premières remises en question du régime Taschereau à l'échec du Parti national, en 1939, en passant par l'Union nationale, la relation des mousquetaires qui s'envenime avec le premier ministre Duplessis, ainsi que l'intimidation parlementaire vécue par ces élus passés dans l'opposition.

L'ensemble est bien construit. Les références datent un peu par moments – à un moment donné, Conrad Black et Robert Rumilly... Comme dans son ouvrage précédent, consacré à l'Église catholique sous Duplessis et Taschereau, Alexandre Dumas mise beaucoup sur les correspondances pour établir les faits. Cela dit, il m'est apparu beaucoup plus prudent dans son usage de ces lettres, conscient sans doute que ce qu'on écrit dans une lettre n'est pas parole sacrée.

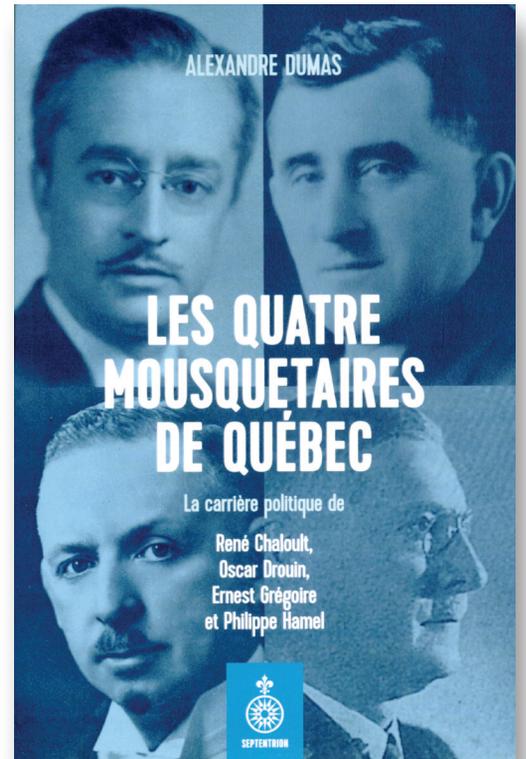
Dans son ouvrage précédent, cette source lui avait donné l'impression, je crois, de mieux saisir les tenants et aboutissants de son sujet que ses prédécesseurs, qu'il avait quelque peu bardassés.

Dans cet ouvrage, Alexandre Dumas semble surtout s'en tenir au fil des événements et propose peu d'explications synthétiques. À la fin de l'ouvrage, il écrit tout de même: «L'accueil enthousiaste fait aux thèses de Philippe Hamel dans les années 1930 donne l'impression que la population québécoise aurait été prête pour des réformes en profondeur bien avant l'arrivée au pouvoir de Jean Lesage.» (p. 284) Cette idée n'est pas nouvelle: dans les années 1970, Fernand Dumont parlait bien de cette «première révolution tranquille», écrasée par le premier gouvernement de Maurice Duplessis. Si les réformes sont arrivées un peu plus tard, disons vingt-cinq ans plus tard, est-ce parce que Lesage n'a pas fait d'obstruction systématique?

**L'approche est classique et l'ouvrage tient presque de la chronique, des premières remises en question du régime Taschereau à l'échec du Parti national, en 1939, en passant par l'Union nationale, la relation des mousquetaires qui s'envenime avec le premier ministre Duplessis, ainsi que l'intimidation parlementaire vécue par ces élus passés dans l'opposition.**

Dumas va plus loin: «Dans un ouvrage précédent, nous avons démontré que même l'Église catholique n'est pas cette entité ultraconservatrice qui a maintenu l'Union nationale au pouvoir pour assurer sa mainmise sur la société québécoise.» Démonstré? Les thèses de son ouvrage *L'Église et la politique québécoise, de Taschereau à Duplessis* n'ont pas fait l'unanimité, c'est le moins qu'on puisse dire – on pourra se référer au débat opposant Alexandre Dumas à Jacques Rouillard dans un récent numéro de *Mens: revue d'histoire intellectuelle et culturelle*. Dumas tire cette conclusion:

Nous suggérons que la responsabilité pour le «retard» de la société québécoise ne se trouve pas du côté de la tradition religieuse, mais de la tradition politique. C'est le système parlementaire, avec sa tradition partisane sclérosée parfaitement implantée dans la mentalité québécoise, qui a per-



mis à Louis-Alexandre Taschereau, à Maurice Duplessis et dans une moindre mesure à Adélar Godbout de retarder les réformes que déjà une grande partie de la population québécoise réclamait dès les années 1930 (p. 284-285).

Cette explication, par trop englobante, a de quoi laisser perplexe. L'idée selon laquelle il a existé et existe encore un système strictement partisan dont les électeurs et électrices se seraient accommodés – malgré leur prétendue réclamation de réformes depuis les années 1930 – renforce cette image d'Épinal qui court depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, relayée par Pierre Elliott Trudeau, Frank Scott et, plus récemment, Jocelyn Létourneau: les Québécois ont vu la politique comme une sorte de jeu, où tous les coups étaient et demeurent permis. On participe en tirant ses marrons du feu ou on conspu le jeu en se tenant à l'écart, dans l'apolitisme des idées.

Certes, il a existé au Québec un courant intellectuel qui a refusé la politique parce qu'il n'y voyait que partisanerie. Edmond de Nevers, dès 1896, parlait de la politique comme d'un «sport ridicule et coupable». Mais est-ce la partisanerie qui a engendré «le retard de la société québécoise»? C'est beaucoup trop fort. Dumas donne quelques cas récents de partisanerie au Québec. Mais encore? La «tradition partisane sclérosée» n'est pas le tout du parlementarisme québécois, tant s'en faut. Dans l'analyse, foin des dialectiques qui l'ont structuré, des convictions qui l'ont innervé. Et pourquoi, tout à coup, en 1960, la partisanerie aurait «sauté»?

En l'état, le cas des quatre mousquetaires et de leurs déceptions parlementaires ne saurait à lui seul convaincre que seule la partisanerie explique le «retard» des réformes au Québec. ❖